

*lapageblanche*  
*novembre(2001)-numéro(16)*



Une fin d'hiver à retourner la terre. Adopter le silence pour regarder les premiers bourgeons, les larves des chenilles. Savoir goûter le calme de l'océan baignant le soleil à chaque veillée. Compter les derniers rayons qui transpercent les touffes coiffes de dunes. Ne pas craindre le lendemain tranquille. Etre paisible au point de ne plus redouter que l'instant suivant ne défasse l'essence de la joie.

*Marina Damestoy*

# La Page Blanche

*novembre (2001) - numéro (16)*

<i>simple poème</i>	3
<i>éditorial</i> L'emploi du temps par Constantin Pricop	5
<i>le poète de service</i> Marina Damestoy	6
<i>moment critique</i> Les chemins forestiers par sonneur	8
<i>poètes du monde</i> Une pincée de poèmes anglais et allemands par Michel Philippon	12
<i>sens dessus-dessous</i> Amours impossibles par Hasbeen	21
<i>ars poética</i> Pourquoi j'écris ? par Jean Michel Niger	22
<i>e-poésie</i> José Peres Baptista Eric Bertomeu Hervé Chesnais Jean Michel Niger LJH Buko sonneur Santiago Molina Yv France Weber	24

## L'emploi du temps

Non, je ne veux pas parler ici de ce roman de Michel Butor avec le même titre, que j'avais lu quand j'étais adolescent... Non, je vais seulement me poser quelques questions au sujet de l'emploi du temps quotidien et de la littérature.

Bien sûr, on peut contester tout de suite un lien sérieux entre ces deux réalités, on peut dire, d'un ton supérieur, qu'entre le domaine spirituel et le partage de la banale vie quotidienne... il n'y a pas de relation. Mais... on ne peut pas, quand- même, penser cela...

Pour voir cette liaison il est d'abord nécessaire de faire un petit effort d'imagination. Il faut reconstituer la vie quotidienne des gens avant l'apparition, dans notre vie moderne de chaque jour, de tous les « bienfaits » de la civilisation technique. Je suis d'accord, ce n'est pas très commode de se représenter une telle vie. Si nous éliminons de notre cheminement de chaque jour le cinéma, la radio, la télévision, le téléphone et, maintenant, l'internet... il ne nous reste pas grand chose... Eliminer tant de supports stables qui nous soutiennent à travers les jours qui jalonnent notre vie... Il reste... quoi ? On pourra s'apercevoir de ce qui reste si on élimine les structures qui soutiennent la toile du cirque : on aura alors un large chiffon imperméable tombé à terre, gonflé là et là par le souffle capricieux du vent...

Seulement ça qui reste d'une vie humaine, si on enlève les habitudes, les clichés, les routines de chaque jour ? C'est peut-être triste mais... , c'est ça... Dans beaucoup de cas, si on enlève la... capote on ne trouve plus que la capacité de réagir à des stimuli prévisibles, connus, dépourvus de toute haute signification...

Les automatismes de la vie moderne nous déposent

d'un temps de réfection, de ces moments où nous restons avec nous -mêmes, où nous avons du temps pour réfléchir, pour poser des questions, pour chercher des réponses... en nous donnant, dans le même temps, l'illusion que nous sommes vivement impliqués dans le destin du monde. La vie moderne, par ses automatismes nous laisse l'impression que nous pensons, que nous prenons des distances et des décisions mais, en réalité, rien de tout cela... nous sommes plutôt de simples poupées mécaniques...

Les penseurs de notre temps ont depuis quelque temps vu ça, ce n'est pas moi qui ai fait la découverte... Mais je peux me demander quelles sont les conséquences pour la littérature...

Si l'on accepte les prémisses de notre discussion ce n'est pas très difficile de répondre. Si l'on ne gaspille pas le temps avec la télé, les téléphones, la radio, les gadgets de la maison, si emploie sérieusement son temps, on a du temps pour lire, pour méditer sur ce qu'on lit, pour vivre de ses propres ressources intellectuelles... Pas besoin de simulacres de lecture, de... compromis entre l'art littéraire et... les loisirs...

Dans ces conditions... , on pensera tout autrement à la littérature. Devant un Tolstoï retiré à Iasnaïa Polyana, ne s'ouvrirait pas seulement la vaste steppe russe, mais aussi un vaste espace de temps à remplir. Ce n'était pas seulement plus de temps pour les gens d'avant la télé, mais c'était aussi un temps d'une autre qualité... Il y des genres littéraires qu'il faut penser aujourd'hui autrement qu'il y a cent ans... De longs romans qui s'accompagnent de longues heures de solitude ? Plus possible aujourd'hui... Maintenant il nous faut faire court, se précipiter avec des réponses convenables, ne plus poser de grands signes d'interrogation sur les consciences...

Mais quand même, les hommes restent toujours les mêmes... ou presque. Le besoin de lire, de méditer, de rêver... n'a pas disparu... Le revirement de la poésie dans les dernières années nous parle de ça : il y a des choses fondamentales de notre vie intime qui ne disparaissent pas, même sous les bienfaits de la technique moderne...

Sous notre vie quotidienne chargée de milliers de gestes sans valeur aucune, attendent les esprits de ceux qui, autrefois, ont rempli leurs journées simplement en lisant, en méditant...

Constantin Pricop

## Marina Damestoy

Elle écrit une très belle poésie, elle peint très merveilleusement, elle dessine, elle photographie. Exprimer plusieurs talents à la fois ce n'est pas donné à tout le monde, c'est comme ressusciter plusieurs fois...

Une partie des œuvres picturales de Marina Damestoy sera bientôt exposée dans le site La Page Blanche. Ses écrits seront plus largement diffusés dans les prochains feuillets en papier de la revue de poésie, en décembre.

En attendant, promenons-nous en pays bigouden, en soulevant quelques pages du cahier intime...

p.1

### *Sur les pas de Lesconil*

Grains de sable piqués par le saut de l'oiseau.

Des ombres - dunes rendent un désert le pas.

Une immensité pleine aux formes courbes, aux planètes de quartz, écailles, nacres et tessons veloutés de bouteilles, se coiffant au hasard.

Goémon, chevelure brune, gorgée d'enchevêtrements, filets d'algues et d'ordures, mèches de couleurs en contre-jour, alignées et couchées sur ta peau - plage.

Comme autant de femmes lasses après les secousses d'amour, arrachées puis échouées dans les bras du sable mâle - caresses sèches.

L'oiseau vient manger les vers de ces ventres avachis, qui frétilent encore, qui sont étreints toujours.

Le sable est l'amant froid.

Je suis singulièrement en soirée. Une nuit dans une jolie maison à la pointe du vent, il était une fois, au creux du bord d'un Finistère à bascule, définitif, quelques jeunes personnes regroupées. Alors, se passent des cœurs qui se lient entre nous, gens des arts et du temps libre. Ici, quelques jongleurs, luthiers, peintres, compositeurs, comédiennes, sculpteurs, qui prolongent à jamais leur enfance et par conséquent la vôtre. La candeur est telle que je me suis perchée haut pour mieux saisir. Exclue pour un instant du climat juvénile, trentenaire, en route. D'ici, je vois beaucoup de séduction, d'envie d'être, de retour aux choses simples comme à la cour d'école. D'ailleurs, on se relaie au saut à la corde, aux jeux d'équilibre et de force. Ce tableau est si bien peint que l'on perd aisément la trace de nous même. Maturité en fuite. On se regarde comme jamais nous ne pouvions avant, corps d'adulte et âge légal. Âme d'enfance dans son corps sans tutelle. Dorénavant, nous pratiquons les jeux d'antan mais cette fois ci en conscience, spectacles, quoique anodins pareils.

### *Dans les champs de fanes*

La terre, répandue entre l'encre et l'écrit. Je suis au collectage des fanes de pommes de terre. Courbée, abattue au sol, les mains mécaniques éclaboussant la terre et ses racines. Vingt-sept sillons à n'en plus finir, d'odeurs. Je suis serrée aux mottes, enlacée au travail de la poudre d'un sol qui m'éloigne du deuil, de l'orgueil. Arracher et mon esprit tombe, s'enfouit dans l'odeur et le paradoxe d'aimer le labeur physique. La terre entre moi et l'oubli, la ville. Comme on prend le voile ? Passer du temps à s'arracher les doigts sur ce qui est fané déjà, sur ce qui est stérile. Dégager l'air de la terre pour lui caresser la peau d'une saison à venir. Sois prodigue terre car je te libère. Je t'échevelle de ces racines brûlées, de ces herbes drues qui te pompent, te déchirent. Je te rends vierge, comme morte car je te veux pleine à la saison prochaine. Tu n'es pas mienne, c'est mes racines, la peau de mes aïeux que je prends pour me taire en ton sein.

## *Au Lavoir*

Infimes prismes d'eau, gouttes de sueur. Les fleurs fanent impunément leurs pétales, rejaillissant ailleurs, idem. Tu es matière neutre, pâle et vide qui sous le coup de l'énergie, s'enivre d'un bouillon de lumière. Percée d'éclairs, l'esquisse se régénère jusqu'à l'extinction de la source. Course du liquide vers le ciel avec jet retombant vers le bac, sous influence. Erection funèbre du phallus brûlant d'anima, se dévorant dans sa fluidité humide. Perles et morve. Bites en fleurs. Les fontaines courant sous vos jupes.

## *Côte*

C'est au lieu de la pénombre, un recoin de reflet. C'est là que l'illusion m'enserme dans son étai de vent. Je violente mon corps, le force aux sensations. Il y a les brûlures de la peau sur les grains de sables, il y a le choc hydrodérmiq ue de cette mer flasque qui me glace pourtant. Puis, les jambes écartées des êtres étalés nus, ouverts, au repos... étoiles de mer échouées.

## *Baigneurs de Douarnenez*

Les doigts informes et liquides de la mer viennent caresser l'écaille de roche. Cependant, l'écorce des mollusques et des galets appelle au polissage. Surtout lorsqu'ils bordent les rivages assaillis par un bordel humain. Là, ils désirent cette force incroyable, sensuelle, puissante. Ils partagent le doux rêve de retourner dans ses chairs fluides. Devenir sable enfin. Maquerelles et sardines, ferrailles et résilles, fêtes et rondes bulles qui les pilent en paillettes. Soudain, le corps blanc se dévoile, pénètre, viole. Nu, il enfouit celle qui soupire à son approche. Souffrante, elle sait que sa nature lui octroiera le pouvoir de mordre l'homme, définitivement.

## *Dans la maison du port*

Passer les premières vapeurs d'alcool et rêver par la fenêtre, de ce port qu'est ici. Ne pas rêver plus que ce qui est déjà là. De cette chambre, je reconnais les traces du lieu où je veux être, l'homme l'accompagne. La pièce est claire, les murs gorgés de craie humide, un rideau ample pend sur le large. Près de la fenêtre liquide, j'aperçois ce bureau que j'ai toujours connu et où j'ai tant écrit... L'horizon s'ouvre, échevelé de barques, piqué de chalutiers. Le lit est grand offert, jeté d'un drap blanc qu'on a froissé. Le vent roule jusqu'au fond du sommier. Peu de traces de l'homme, comme en passage, en voyage en sa terre. La mer frissonne à quelques pas de moi. Entre les murs : vaste empilement d'escaliers de bois, d'effluves vétustes et d'objets familiers gorgés d'histoires. Les instruments épars disent déjà leurs sons. On coupe un calamar. Mon hôte ne parle que par intermittences, l'accordéon passe au-delà des mots qu'il ne saurait dire. Il respire mieux qu'un homme et coupe ses émotions de petits soupirs. Mon ventre se noue à ses étirements puis s'ouvre en pleurant. Essoufflé. Quelques gavottes viennent raccommo der nos maux, chatouiller le sourire.

l e p o è t e  
d e s e r v i c e

## Les chemins forestiers. (juillet - août 2001)

« L'écrivain appartient à un langage que personne ne parle, qui ne s'adresse à personne, qui n'a pas de centre, qui ne révèle rien. »

Maurice Blanchot. *L'espace littéraire*

### Chemins forestiers 1

*C'est à un processus (un «Work in progress», aurait dit Joyce) que vous êtes conviés et à tous les questionnements qu'il contient : le résultat importe peu, tant il prend bien soin de ne répondre à aucune des interrogations qu'il suggère. L'ensemble peut aussi être dénommé «Impasse forestière», si vous le voulez : en allemand, ça se dit [holzveg], et renvoie plus précisément aux «Chemins qui ne mènent nulle part.»*

*Le premier texte s'est imposé comme une vision parallèle à l'audition du scherzo stravinskien auquel il fait allusion : un songe venant se greffer artificiellement sur une oeuvre qui n'est pas une musique à programme. C'est plutôt le rythme de la marche qui a guidé la plume. Après coup, ce texte a été jugé peu satisfaisant et non publiable...*

#### Scherzo forestier

Les étranges sonneurs avancent l'un derrière l'autre, laissant échapper de leurs grandes cornemuses incrustées des souffles infinis, balançant en rythmes ternaires leurs grands bourdons d'épaule.

Ils se trouvent de plus en plus nombreux aux détours des layons, investissant par le son et par la marche soutenue la forêt profonde. Tous les oiseaux se taisent, pour l'instant. Les souffleurs sont à peine dérangés, à l'arrivée dans une clairière, par quelques elfes stupéfiés au bord du chemin, et continuent sans détonner. L'avancée devient de plus en plus dérangeante et incompréhensible, le vert des feuillus s'assombrit. On entend le «Scherzo

à la russe », de Stravinski. Impossible de se réveiller, ça n'est pas un cauchemar...

*Ici, le songe à tendance à se transformer en délire : il s'agit d'une série de symptômes éprouvés à la suite de la lecture de «A la recherche du temps perdu» et des autres textes de Proust ayant précédé le grand ouvrage : là aussi, plus de questions (sur l'acte d'écrire, sur la littérature, etc.) que de réponses. Et un résultat très imparfait (par manque de travail ou de talent, comme on voudra), caractérisé par son peu de fluidité.*

#### sonneur à Cap Kennedy

Cela, cet extrait indûment sorti de son immense contexte, veut-il dire que la littérature transcende le quotidien, presse le citron, permet d'en approfondir – explorer les noirs abysses - la réalité ? Que signifient ceux qui affirment que lire, ça n'est pas vraiment vivre, sinon leur incapacité à aller sous l'eau ou au plus profond du boyau souterrain, leur incompetence de lecteurs. « Réalité du virtuel, virtualité du réel », Proust Bachelardien avant la lettre ? Quant au livre, le maître-ouvrage longtemps laissé gisant sur le haut de la bibliothèque, papier couché de bonne heure, pensé et repensé dans le temps, il est parfois précédé du syndrome du plongeur : la peur de sauter, de commencer. « Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar. » écrit Baudelaire. Il suffit donc d'en commencer un, et encore un autre, et puis un autre. Ca n'est pas plus difficile, n'est-ce pas ? Les caractères de divers personnages de la réalité, concentrés sur un seul dans le roman, nommés et renommés : déplacements, condensations, toutes les caractéristiques d'un immense rêve. Métaphore et métonymie sont en bateau... Quelques mots, des points et des virgules. Pour partir, loin.

*Une suite double à «Scherzo forestier» et à «sonneur à Cap Kennedy», dont l'agencement ici proposé laisse entrevoir ses procédés de fabrication, ceux-ci étant mis à nouveau en évidence à l'intérieur du dernier texte (Le forestier dérangé). De cet ensemble de quatre textes, s'il fallait choisir, on garderait le dernier, évidemment. Pas de tromperie sur la marchandise, donc... D'abord (le scherzo dérangé), la mayonnaise ne semble pas prendre : le mélange apparaît comme incroyablement artificiel, surtout si on a lu les deux textes qui le précèdent. On ne sait pas ce qui a provoqué ce procédé.*

#### Le scherzo dérangé

Tous les oiseaux se taisent, pour l'instant. Cela, cet



extrait (on entend le «Scherzo à la russe », de Stravinski.) indûment sorti de son immense contexte veut-il dire que la littérature transcende le quotidien, presse le citron, permet d'en approfondir – explorer les noirs abysses - la réalité ? Que signifient ceux - ils se trouvent de plus en plus nombreux aux détours des layons, investissant par le son et par la marche soutenue la forêt profonde - qui affirment que lire, ça n'est pas vraiment vivre, sinon leur incapacité à aller sous l'eau ou au plus profond du boyau souterrain - impossible de se réveiller ça n'est pas un cauchemar - leur incompetence de lecteurs. « Réalité du virtuel, virtualité du réel », les souffleurs sont à peine dérangés, Proust Bachelardien avant la lettre ? Quant au livre à l'arrivée dans une clairière, le maître-ouvrage longtemps laissé gisant sur le haut de la bibliothèque, papier couché de bonne heure, pensé et repensé dans le temps, il est parfois précédé du syndrome du plongeur : la peur de sauter, de commencer. « Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar. », écrit Baudelaire. Il suffit donc d'en commencer un, et encore un autre, et puis un autre, l'avancée devient de plus en plus dérangeante et incompréhensible, le vert des feuillus s'assombrit. . Ça n'est pas plus difficile, n'est-ce pas ? Les caractères de divers personnages de la réalité, elfes stupéfiés au bord du chemin, concentrés sur un seul dans le roman, nommés et renommés : déplacements, condensations, toutes les caractéristiques d'un immense rêve (les étranges sonneurs avancent l'un derrière l'autre, laissant échapper de leurs grandes cornemuses incrustées des souffles infinis, balançant en rythmes ternaires leurs grands bourdons d'épaule.). Métaphore et métonymie sont en bateau... Quelques mots, des points et des virgules. Pour partir, loin.

*Ensuite, par destruction systématique qui n'est autre qu'une reconstruction, le sonneur avance à un bon rythme de marcheur entraîné, en ayant choisi un autre chemin dans une forêt plus épaisse.*  
*Le 29 mai 1913 eut lieu au théâtre des Champs-Élysées à Paris le scandale de la première du « Sacre du Printemps » de Igor Stravinski.*  
*Debussy, Cocteau et bien d'autres étaient là : Proust aussi, qui après le concert, dîna avec le compositeur et quelques autres.*  
*En 1922, lors d'une soirée mondaine, se réalisa la rencontre (qui paraît incroyable après-coup) de Proust, Stravinsky et... James Joyce. Il semble que cette soirée ait été caractérisée par l'incompréhension et l'incommunicabilité entre les deux plus grands écrivains du vingtième siècle. Proust devait mourir peu après.*  
*C'est à cette rencontre que se rend le forestier dérangé.*

## Le forestier dérangé

Tous les oiseaux se taisent, pour l'instant, ça, cet extrait (où le «Scherzo à la russe », by Strav.) indûment extrait de

son immense veut dire que la littérature tronçonne le quotidien, presse le citron d'langaj, permet de fondir – explore les noirs abysses - spéléo ? Que signifient ceux - ils se trouvent de plus en plus nombreux aux détours del holveg, invest son par la marche soutenue la selva oscura - que approuve que lire, ça n'est pas vraiment vivre, ôd leur incapacité à aller sùs l'eau ôd au plus profond dol boyou soutesreins - dépossible de se réveiller ç'nat pas un cauchemar – leur incompetence de lecteurs. « Réal del vertu, virtual dol réal », les souffleurs sont à peine érangés, Proust Bach et lardien avant la lettre ? Quant au livre al brav d'une clarin, l'opera aperta longtemps laissé gisant sur l'eau d'la bibliothèque, papier couché de bonne heure, pensé et repensé dans le time, parfois décédé dôl syndrhomme del plongeur : peur de sauter, de commencer. « Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar. », écrit Baudelaire. Suffit donc d'en commencer, et encore un autre, et puis un autre, l'avancé adv de plus en plus déran-géante et incompressible, le vert d'effeuillus s'assombri. . Ç'n'at pas plus difficile, n'à-ce pas ? Les caractères de divers perdson-âges dol réal, elfes stupéfiants au bord del holveg, déconcentrés sur un seul camp roman, nommés et renommés : déplacements, condensements, emploiement dôl français, del l'anglais, dé l'allemand, dôl l'espagnol, dé l'italien médiéval, daz l'occitan, inventations et transphormations de mots, totes les caractéristiques d'oun immense rêve (the strange sonneurs avancent l'un derrière l'autre, laiss'échapp d'eurs grandes cornemuses incrustées des souffles infinis, balançon en tres ternares leurs grands bourdons d'épaule.). Méta-amphore et m'étonn-ymie sont en bateau... Quelques mots, des points et des virgules. Pour partir, loin.

## Chemins forestiers 2

### Le maître :

-C'ât oun process (oun «Work in progress », disia Joyce) aulque vous êtes conviés d'assister, àt totes les questionamens qu'il contient : dôl résult importe peu, tant il prend bien soin d'ne répondre à aucune dôls interrogations qué suggèrout. Dôlensemble peut aussi être desnommé «Impasse forestière», si vols voulaz : din allemand, çaz dit [holveg], et renvoie moult précisément aux «Chemins qui ne mènent nulle part.» Daz primus texto s'az imposa comme une vision parallèlè l'audition dûs scherzo stravinskien auquel fasià allusion : el maximus songe venant s'enter artificiellement sôs una opera qui n'az pas une music à programme. Cesta plutô the rythme de la marche qui a guidon déla plume. Après coup, doz texte à été jugé noun satisfaisiant et noun publicablis... Ai'ci, le songe tendanciou dé

se transphormer in delirious : il s'agit d'une série de symptômes esprouvaz al' coda d'la lecture de «A la recherche du temps perdu » et daz autroums textes del Proust précédentum dôl grand ouvrage : là aussi, noun de questiouns (sôs l'acte d'écrire, sôs la littérature, etc.) que daz répounsas. Ette oun résultôt moult imperfaict (by manque de tripalium ôz de talent, comme ol voudra), caracté et risé par son noun de flu-idiss. Dôl suite doumble à «Scherzo forestier» et à «sonneur à Cap Kennedy», dont l'agence ment, isite proposé laissiù entrevistar sùs décédés de fabrikazion, ceussi étang mis à nouveau in évidence à l'inté-rieur dûz dernier textou (Le forestier dérangé).Sis fallia choisir, garderoun lé dernier, évidmment. Pas de tromperie sur la marchandise, adounc... S'abord (l'scherzo dér'ang'd), del sauc' noun semblap prendre : lo mesclun appariciù comme incroyableby artificial, sustôt si'a lu lus dûs textes qué li précédent. On noun sait pas ciàs quòu a provoqué ce décédé. Ensuie, par descastrucation stématique qui n'est autre qu'une recastruconsmatruccion, le sonneur avance à un bon rythme de marcheur entraîné, n'yant choiz dôl autre cagamin dins una selva moult épaississia. Le 29 mai 1913 euste lieu al théâtre dôl Champs-Élysées à Paris el scandal dela primue dau «Sacre du Printemps » del père Igor Stravski. Debuss, Coctu et bien d'autres érià là : Prust aussi, quo après dôl concerto, dina avesque le composoeur et quauques aultres. En 1922, lors d'une soirée mondialù, sez réalisasa la rencountre (qué paraïska incroyablele après-coup) de Proyst, Stravnard et... James Jouyst. Ensembliù que cesta assoirée furie été caractérisâne par l'innocomm-préhension et l'innocomm-uni-kabilité enntre les deux plus grands escriptors de la vingtième centurie. Proyst devait mourir peu après. C'est à cette rencontre que se rend le forestier dérangé.

### Oiseau léger :

- Tos les oise se taiz, por l'instant, ça, cet extrt (ouï le «Scherzo à la russe », by Strav.) indûment extru de son immense veut dire que la littérature tronçonne le quotidien, pressu le citron d'langaj, permet de fondir – explore les noirs abysses - spéléo ? Que sign'ent ceux - ils se trouvent de plus en plus nombreux aux détours del holvege, invest son par la marche soutenue la selva oscura - qué approv que lire, ça n'est pas vraiment vivre, ôd leur incapacité à aller sùs l'eau ôt au plus profond dol boyou soutesreins - dépossible de se réveiller ç'nat pas un cauchemar – leur incompétence de lecteurs. « Réal del vertu, virtual dol réal », les souffleurs sont à peine érangés, Proust Bach et lardien avant la lettre ? Quant au livre al brav d'l'une clarin, l'opera aperta longtemps laissé gisant sur l'eau d'la bibliothèque, papier couché de bonne heure, pensé et repensé dans le time, parfois décédé dôl syndrhomme del plongeoir : peur de sauter, de commencer. «Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar.», scrit Baudelaire. Suffit donc d'en commencer, et encore un autre, et puis un autre, l'avançon adv de plus en

plus déran-géante et incompressible, le vert d'effeuillus s'assombrun. . Ç'n'at pas plus difficile, n'à-ce pas ? Les caractères de divers perdson-âges dol réal, elfes stupéfians au bord del holvege, déconcentrés sur un seul camp roman, nommés et renommés : déplacements, condensements, emploiément dôl français, del l'anglais, dé l'allemand, dôl l'espagnol, dé l'italien médiéval, daz l'occitan, inventations et transphormations de mots, totes les caractéristiques d'oun immense rêve (the strange sonneurs avancement l'un derrière l'autre, laiss'échapp d'leurs grandes cornemuses incrustées des souffles infinis, balançon en tres ternares leurs grands bourdons d'épaule.). Méta-amphore et m'étonn-ymie sont en bateau... Quelques mots, des points et des virgules, pour partir, loin.

### Chemins forestiers 3

- Ouf ! Ouh là là ! Areuh ! Catastrophe !
- Eh bien ! Eh bien ! Respire, Oiseau léger ! Là... Ca va mieux ? Que t'arrive-t-il donc ?
- Tu as lu le dernier texte de sonneur, «Les chemins forestiers » ? Il est complètement plombé, celui-là !
- Allons, allons, n'exagérons rien. Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qui te met dans cet état ?
- On n'y comprend rien, ça n'est pas de la poésie, est-ce de la littérature ?
- Rien que ça !
- A moins que, comme d'habitude, tu possèdes en réserve quelques explications et commentaires bien sentis.
- Euh... Je n'ai rien en réserve, mais on peut essayer de le lire ensemble, si tu veux bien.
- Bof !
- Sous une apparence touffue et désordonnée, on peut peut-être faire apparaître la construction, une partie du sens de cet ensemble, car tu l'as remarqué, il s'agit en vérité d'un ensemble de textes dénommés «Chemins forestiers », qui appellent au début à les considérer comme un *travail en cours* (work in progress) avec comme première piste de compréhension une référence très claire au James Joyce de Finnegans Wake.
- Rien que ça !
- Oui, c'est un jeu. D'ailleurs, on peut découvrir

au long de ces textes d'autres allusions, plus ou moins claires, à Dante (la selva oscura), Baudelaire (cité clairement), Proust pastiché dans « sonneur à Cap Kennedy » dans la longueur des phrases ou le vocabulaire utilisé (« papier couché de bonne heure, pensé et repensé dans le temps »), mais aussi à des textes moins littéraires, ceux de Umberto Eco (l'Oeuvre ouverte), Bachelard (Poétique de la rêverie), etc... Notre sonneur semble jouer le jeu de l'intertextualité... et s'intéresser plus particulièrement à des moments littéraires qui sortent de l'ordinaire, à des expériences littéraires limites.

- L'inter-quoi ?

- Mais il y a d'autres jeux dans ces textes, des jeux sur le langage qui portent d'une part sur l'ensemble d'un texte, comme par exemple le mélange réalisé dans « Le scherzo dérangé » ou bien sur les axes paradigmatiques («sonneur à Cap Kennedy») et syntagmatiques («Le scherzo dérangé » et sa suite), sur les phrases et les mots, qui sont allègrement déconstruits et reconstruits, notamment dans «Chemins forestiers 2 ».

- Il faut le décodeur !

- A vrai dire, il y a là un choix assumé par l'auteur de demander un effort particulier au lecteur éventuel grâce auquel il retrouve des interrogations essentielles de la poésie contemporaine, notamment celles sur le son et le sens, le signifiant et le signifié, le texte et le contexte, sans véritablement choisir un camp théorique mais en optant plutôt pour une pratique d'un jeu qui n'a pas grand chose à voir avec les recherches oulipiennes. D'autant plus qu'il rajoute à tout cela des utilisations peu orthodoxes d'autres langues que le français. Mais il a la bonté de nous en prévenir, et tout cela n'est pas construit sans un humour très présent tout au long de la lecture, sous forme parfois de jeux de mots assez triviaux pour lesquels il faut voir sans doute là aussi une référence à Joyce ou sous forme de l'utilisation du pastiche comme pouvait le faire Proust, auteur plusieurs fois convoqué dans ces différents chemins forestiers. D'ailleurs, la présence de ces deux auteurs donne une clé importante pour la lecture, en révélant une liste d'oppositions qui semblent structurer ou alimenter ces récits : Proust et Joyce, condensation et déplacement, métaphore et métonymie, paradigme et syntagme, littérature et vie quotidienne, réalité et virtuel, etc.

- Oui mais à quoi tout cela nous mène-t-il ?

- Euh... Ce sont des chemins dans lesquels on se perd un peu, il est vrai. Mais avoue qu'ils ne sont pas sans déclencher quelques effets sur le lecteur, que ce soit le rire, l'agacement, la surprise, l'envie de jouer, de susciter la mémoire des textes, de la littérature, qui a une histoire dans laquelle indubitablement ils s'inscrivent. De plus si on prend le temps de les lire à haute voix, on se rend compte d'un certain travail sur le rythme et les sonorités qui n'est pas surprenant de la part d'un auteur musicien, qui invoque, et ça n'est pas un hasard, le Stravinski de la première période, celle

qui a vu naître le «Sacre du Printemps ». Sans doute faut-il les replacer dans un contexte plus large, celui des autres écrits de l'auteur, où l'on voit se dessiner des interrogations obstinées sur le langage, sur ce que c'est qu'écrire, que faire de la littérature.

- Oui, bon. Eh bien s'il ne sait pas ce que c'est, il n'a qu'à s'en abstenir !

- Oui, c'est ça, petit Oiseau léger. Notre ami sonneur, en fait, écrit sur le fait qu'il n'arrive pas à écrire, c'est sans doute cela.

- Ca tourne en rond, cette affaire...

- Oui, sans doute. Le risque, c'est qu'il décide ou soit amené un jour à tout arrêter, comme ça, là, ici, maintenant.

## *Chemins forestiers 4*

Une marche soutenue dans la forêt profonde  
pour étonner quelques elfes stupéfiés au bord du  
chemin

quelques mots à colorier et découper

quelques mots

des points et des virgules  
pour partir

loin

*« Ecrire, c'est se livrer à la fascination  
de l'absence de temps. »*

*Maurice Blanchot. L'espace littéraire.*

*sonneur.*  
Juillet-Août 2001

*moment critique*

## Une pincée de poèmes anglais et allemands

interprétés par

Michel Philippon

*A la source*

### Liminaire

**S**i la prose a l'audace de devancer la poésie, que ce soit seulement pour l'annoncer, et s'effacer.

Les poèmes ici réunis le sont par une nécessité plus profonde que tout programme : un besoin très personnel de musique qui a trouvé, çà et là, d'instinct, son aliment intime.

Mais le bonheur de telles rencontres ne va pas sans éveiller à son tour un devoir de piété et de restitution. La volupté de gratitude réclame elle aussi un acte qui semble l'achever et qui, de fait, l'augmente. Traduire ne serait qu'une triste besogne. Expliquer serait pire. Mais tenter de rendre l'odeur de rose : au prix, parfois, du mot, s'il ne concourt à la musique. En souci permanent, au contraire, et du rythme, et du mètre, point forcément décalqués, mais toujours révévés comme le cœur du mystère.

Trop secrètes sont demeurées, en matière de poésie, les vertus d'une science très médiocre en la langue dite étrangère. Cette carence précieuse exige une lenteur qui prélude à la piété. Elle contraint à la patience, âme de l'amour. Elle donne préséance à une pure musique traversée à peine de quelques indéçises lueurs de signification. Et quand le sens enfin se dévoile, fût-ce par le recours à un très humble dictionnaire, le chant a déjà creusé dans l'âme prévenue son incomparable sillon.

Ceci, bien sûr, sans un regard pour les tentatives antérieures, si admirables qu'elles aient pu être, mais entachées du défaut commun de venir s'immiscer en tiers dans un colloque qui réclame, pour se produire, l'interposition de nulle créature.

Le prénom et le nom, et le lieu et la date, étant réels, sont des fictions. Si quelque chose advient en poésie, c'est

Chaque poème, si bref soit-il, mérite la solitude d'une page, et que le seul nombre y soit celui de sa scansion. Pour le lecteur hâtif, prétexte est trouvé à ne pas poursuivre. Pour l'autre, seul désiré, que l'amour soit guide !

## Blake

### *The sick Rose*

O, Rose, thou art sick  
The invisible worm  
That flies in the night  
In the howling storm,  
Has found out thy bed  
Of crimson joy,  
And his dark secret love  
Does thy life destroy.

### *La Rose malade*

Rose malade, dans la nuit,  
Le ver mortel te vient sans bruit  
Malgré la tempête hurlante.  
Infaillible il a détecté  
Ton lit de rouge volupté :  
De son amour la sombre envie  
Secrètement détruit ta vie.

### *The Lilly*

The modest Rose puts forth a thorn,  
The humble Sheep a threat'ning horn,  
While the Lilly white shall in Love delight,  
Nor a thorn nor a threat stain her beauty bright.

### *Le Lys*

La tendre Rose a son épine,  
L'humble Mouton, corne maligne.  
Mais d'Amour le Lys blanc connaîtra les délices,  
Inerme et sans menace ternissant son calice.

## *The Fly*

Little fly,  
Thy summer's play  
My thoughtless hand  
Has brush'd away

Am not I  
A fly like thee ?  
Or art not thou  
A man like me ?

For I dance  
And drink and sing,  
Till some blind hand  
Shall brush my wing.

If thought is life  
And strength & breath,  
And the want  
Of thought is death,

Then am I  
A happy fly  
if I live  
Or if I die.

## *La Mouche*

Petite mouche  
Ton jeu d'été  
Ma main aveugle  
L'a balayé.

Ne suis je pas  
Mouche comme toi ?  
Ou n'es-tu pas  
Homme comme moi ?

Car je danse  
Et chante et bois  
Tant qu'une main  
Ne me balaye pas.

Oui, je suis fort,  
Je vis, je pense ;  
Et si la mort  
Est inconscience,

Je suis alors  
Mouche en bonheur  
Soit que je vive  
Soit que je meure.

## *The Clod and the Pebble*

«Love seeketh not Itself to please  
Nor for itself hath any care,  
But for another gives its ease  
And builds a Heaven in Hell's despair.»

So sung a little Clod of Clay  
Trodden with the cattle's feet,  
But a Pebble of the brook  
Warbled out these metres meet :

«Love seeketh only Self to please,  
To bind another to Its delight,  
Joys in another's loss of ease,  
And builds a Hell in Heaven's despite.»

## *La Motte et le Caillou*

«Amour à Lui-même ne vise  
Et de son aise n'a souci ;  
D'autrui toujours cherche la guise  
Et fait son Ciel d'Enfer trahi.»

Ainsi chantait une humble Motte,  
Subissant le pied du troupeau ;  
Mais un Caillou dans le ruisseau  
Lui murmura ces maîtres mots :

«Amour ne vise qu'à Soi-même ;  
A Son désir soumet autrui,  
Briser, brimer, c'est ce qu'il aime  
Et fait Enfer du Ciel détruit.»

### *A cradle song*

Sweet dreams, form a shade  
O'er my lovely infant's head,  
Sweet dreams of pleasant streams  
By happy silent moony beams.

Sweet sleep, with soft down  
Weave thy brows an infant crown.  
Sweet sleep, Angel mild,  
Hover o'er my happy child.

Sweet smiles, in the night  
Hover over my delight ;  
Sweet smiles, Mother's smiles,  
All the livelong night beguiles.

Sweet moans, dovelike sighs  
Chase not slumber from thy eyes.  
Sweet moans, sweeter smiles  
All the dovelike moans beguiles.

Sleep, sleep, happy child,  
All creation slept and smil'd ;  
Sleep, sleep, happy sleep,  
While o'er thee thy mother weep.

Sweet babe, in thy face  
Holy image I can trace.  
Sweet babe, once like thee  
Thy maker lay and wept for me :

Wept for me, for thee, for all,  
When he was an infant small.  
Thou his image ever see,  
Heavenly face that smiles on thee :

Smiles on thee, on me, on all,  
Who became an infant small,  
Infant smiles are his own smiles,  
Heaven and earth to peace beguiles.

### *Berceuse*

Doux rêves, versez la nuit  
Sur la tête de mon petit,  
Doux rêves, tendres ruisseaux,  
De lune silencieux faisceaux.

Doux sommeil, de ton duvet,  
Tisse pour mon enfantelet  
Un bandeau qui ferme ses yeux  
Puisqu'un ange veille aux cieux.

Doux sourires, dans la nuit,  
Sur mon bonheur planez sans bruit.  
Doux sourires maternels  
Jusqu'au matin bercez le ciel.

Le visage le plus doux  
Se penche avec un soin jaloux  
Sur ma colombe qui gémit  
Sans s'éveiller de son doux bruit.

Dors et souris, mon bel enfant,  
Le monde entier en fait autant.  
Reste plongé dans ton bonheur,  
Pendant ce temps ta mère pleure.

Sur ton visage, enfant sage,  
Je reconnais la sainte image.  
Jadis, sur moi, ton créateur  
Se pencha pour verser des pleurs.

Il pleura sur nous tous ; pourtant,  
Il n'était qu'un petit enfant  
Sa sainte face tu la vois  
Céleste, elle sourit pour toi.

Il sourit pour le monde entier  
Celui qui vint en nouveau-né.  
Quand un enfant sourit, c'est lui.  
La terre et le ciel sont bénis.

# Poe

## *Eldorado*

Gaily bedight,  
A gallant knight,  
In sunshine and in shadow  
Had journeyed long,  
Singing a song,  
In search of Eldorado.

But he grew old -  
This knight so bold -  
And o'er his heart a shadow  
Fell as he found  
No spot of ground  
That looked like Eldorado.

And, as his strength  
Failed him at length,  
He met a pilgrim shadow -  
«Shadow», said he,  
«Where can it be -  
This land of Eldorado ?»

«Over the Mountains  
Of the Moon,  
Down the Valley of the Shadow,  
Ride, boldly ride,»  
The shade replied -  
«If you seek for Eldorado !»

## *Eldorado*

Bien habillé  
Preux chevalier,  
Ombre et soleil en cadeau,  
Voyage long,  
Chantant chanson,  
En quête d'Eldorado.

Mais il vieillit -  
Lui si hardi -  
Et l'ombre devient fardeau  
Quand son cœur voit  
Que nul endroit  
N'approche l'Eldorado.

Son fier allant  
L'abandonnant,  
Il voit une ombre au tableau.  
«Ombre» dit-il,  
«Où se peut-il  
Trouver un Eldorado ?»

«Jusqu'aux cratères  
De la Lune  
Epuise donc tes chevaux ;  
Va sans encombre»,  
Répondit l'ombre,  
«Si tu cherches l'Eldorado !»

# Swinburne

## *Rosamond*

Fear is a cushion for the feet of love,  
Painted with colours for his ease-taking ;  
Sweet-red, and white with wasted blood, and blue  
Most flower-like, and the summer-spoused green  
And seabetrothed soft purple and burnt black.  
All coloured forms of fear, omen and change,  
Sick prophecy and rumours lame at heel,  
Anticipations and astrologies,  
Perilous inscription and recorded note,  
All these are covered in the skirt of love  
And when he shakes it these are tumbled forth,  
Beaten and blown i' the dusty face of the air.

## *Rosamonde*

Sur un coussin de peur, l'amour repose ;  
En ses riches couleurs il se complaît.  
Ecarlate, puis blêmeissant, puis bleu  
(Comme une fleur), puis vert (comme l'été),  
Violet (comme la mer), puis noir, brûlé.  
Un chatolement d'énigmes, de présages,  
Morbides prophéties, rumeurs bancales,  
Prémonitions obscures et fatales,  
Grimoires inquiétants, marques grossières,  
L'amour les dissimule sous sa cape ;  
Et quand il la soulève, tout s'échappe,  
Se heurte et se meurtrit dans la poussière.

# Goethe

## *Wandrer's Nachtlied (II)*

Ueber allen Gipfeln  
Ist Ruh,  
In allen Wipfeln  
Spürest du  
Kaum einen Hauch ;  
Die Vögelein schweigen im Walde.  
Warte nur, balde  
Ruhest du auch.

## *Marche nocturne (II)*

Sur toute crête,  
Secrète,  
La paix.  
Sur toute cime,  
Infime,  
Tu sens à peine  
Comme une haleine.  
Dans la forêt tout se tait.  
Ce doux repos  
Sera ton lot  
Bientôt.

## *Erster Verlust*

Ach, wer bringt die schönen Tage,  
Jene Tage der ersten Liebe,  
Ach, wer bringt nur eine Stunde  
Jener holden Zeit zurück !  
Einsam nähr ich meine Wunde,  
Und mit stets erneuter Klage  
Traur ich ums verlorne Glück.

Ach, wer bringt die schönen Tage,  
Jene holde Zeit zurück!

## *Premier chagrin*

Qui me rendra les beaux jours,  
Ceux des premières amours !  
Faites-moi grâce d'une heure  
Où revivre ces bonheurs !  
Mon coeur nourrit sa blessure,  
Pleurant encore et toujours  
Cette douceur disparue.

Qui me rendra les beaux jours  
Du joli temps qui s'en fut !

# Swinburne

## *Nähe des Geliebten*

Ich denke dein, wenn mir der Sonne Schimmer  
Vom Meere strahlt ;  
Ich denke dein, wenn sich des Mondes Flimmer  
In Quellen malt.  
Ich sehe dich, wenn auf dem fernen Wege  
Der Staub sich hebt ;  
In tiefer Nacht, wenn auf dem schmalen Stege  
Der Wanderer bebt.  
Ich höre dich, wenn dort mit dumpfen Rauschen  
Die Welle steigt.  
Im stillen Haine geh ich oft zu lauschen  
Wenn alles schweigt.  
Ich bin bei dir, du seist auch noch so ferne,  
Du bist mir nah !  
Die Sonne sinkt, bald leuchten mir die Sterne.  
O wärest du da !

## *Toute présence de l'aimé*

Je pense à toi quand le soleil volette  
Sur la mer bleue ;  
Je pense à toi quand la source reflète  
La lune un peu.  
Et je te vois dans la poudre qui danse  
Sur le chemin ;  
Dans la nuit froide où le voyageur pense  
Au lendemain.

Dans les grands bois où j'écoute le monde  
Quand tout se tait,  
Dans le profond de la houle qui gronde,  
Ta voix renaît.

Si loin sois-tu, mon coeur lève ses voiles,  
Car tu es là .  
Le soleil meurt, mais déjà les étoiles  
Parlent de toi !



# Goethe

## *Wonne der Wehmut*

Trocknet nicht, trocknet nicht,  
Tränen der ewigen Liebe !  
Ach, nur dem halbtrockneten Auge  
Wie öde, wie tot die Welt ihm erscheint !  
Trocknet nicht, trocknet nicht,  
Tränen unglücklicher Liebe !

## *Voluptés de la mélancolie*

Demeurez, demeurez,  
Larmes d'éternel amour !  
Car, pour les yeux d'où s'effacent les pleurs,  
Dans le néant tout un monde se meurt !  
Demeurez, demeurez,  
Larmes de ce triste amour !

## *Immer und überall*

Dringe tief zu Berges Grüften,  
Wolken folge hoch zu Lüften;  
Muse ruft zu Bach und Tale  
Tausend, aber Tausendmale.

Sobald ein frisches Kelchlein blüht,  
Es fordert neue Lieder ;  
Und wenn die Zeit verrauschend flieht,  
Jahrszeiten kommen wieder.

## *Toujours, partout*

Visite le fond des crevasses,  
Avec les nues parcours le ciel ;  
Le vallon, quand la Muse passe  
Retentit de ses mille appels.

Pour chaque fleur qui se déploie,  
Il faut une chanson  
Pour chaque journée qui s'enfuit,  
Reviendront les saisons.

## *Coptisches Lied (ein andres)*

Geh! gehorche meinen Winken,  
Nutze deine jungen Tage,  
Lerne zeitig klüger sein  
Auf des Glückes großer W aage  
Steht die Zunge selten ein ;  
Du mußt steigen oder sinken,  
Du mußt herrschen und gewinnen,  
Oder dienen und verlieren,  
Leiden oder triumphieren,  
Amboß oder Hammer sein.

## *Seconde chanson copte*

Ecoute donc mes bons avis,  
Mets à profit ta jeune vie,  
Apprends bien vite à être sage :  
Au cadran du bonheur, marmot,  
L'aiguille est toujours en rage :  
Il faut monter ou bien descendre,  
Il faut gagner et dominer  
Ou s'asservir et puis dépendre ;  
Il faut souffrir ou triompher,  
Etre l'enclume ou le marteau.

\*\*\*

Alles geben die Götter, die unendlichen,  
ihren Lieblingen ganz,  
Alle Freuden, die unendlichen,  
Alle Schmerzen, die unendlichen, ganz

Ils donnent tout, les dieux inépuisables,  
Tout pour leurs favoris.  
Toutes les joies, inépuisables,  
Et la douleur, inépuisable aussi.

### *Selige Sehnsucht*

Sagt es niemand, nur den Weisen,  
Weil die Menge gleich verhöhnet ;  
Das Lebend'ge will ich preisen,  
Das nach Flammentod sich sehnet.

In der Liebesnächte Kühlung,  
Die ich zeugte, wo du zeugtest,  
Überfällt dich fremde Föhlung,  
Wenn die stille Kerze leuchtet.

Nicht mehr bleibest du umfangen  
In der Finsternis Beschattung,  
Und dich reisset neu Verlangen  
Auf zu höherer Begattung.

Keine Ferne macht dich schwierig,  
Kommst geflogen und gebannt,  
Und zuletzt, des Lichts begierig,  
Bist du Schmetterling verbrannt.

Und so lang' du das nicht hast,  
Dieses : Stirb und werde !  
Bist du nur ein trüber Gast  
Auf der dunklen Erde.

Tut ein Schilf sich doch hervor,  
Welten zu versüßen !  
Möge meinem Schreibe-Rohr  
Liebliches entfließen !

### *Impatience bénie*

Taisez-le, sinon pour le sage,  
Loin des sarcasmes du troupeau :  
A ce vivant je rends hommage  
Qui veut mourir dans le flambeau.

Quand fraîchissent les nuits si tendres  
Où se conçoit le nouveau fruit,  
Une émotion vient te surprendre  
Quand la bougie muette luit.

A jamais s'évade ton coeur  
D'un monde privé de lumière ;  
En toi s'élève une ferveur  
D'épousailles plus altières.

Nulle distance n'est pesante :  
Eperdument tu cours au ciel  
Vers la lumière ton amante  
Qui pour finir brûle tes ailes.

Si jamais tu ne fais tien  
Ce «Meurs et deviens !»  
Tu vivras pour faire nombre  
Sur la terre sombre.

Un roseau prend son essor  
Pour bercer le monde !  
Que ma plume jette un sort  
D'amour à la ronde !

## George

Rosen regnen  
Purpurne satte  
Die lieblosen ?  
Weisse matte  
Euch zu laben ?  
Malvenrote  
Gelbe tote  
Manenküsse  
Euch zu segnen.

Auf die schleusen  
Und aus reusen  
Regnen rosen  
Güsse flüsse  
Die begraben.

Roses, pleuvez  
Pourpre blasée  
Qui caressez ?  
Blanches, lasses,  
Lavent vos faces.  
Mauves encor  
Jaunes de mort  
Baisers de fées  
Qui bénissez.

Ouvrez les vannes !  
Qu'elles s'écroulent  
Roses en houle ;  
Flots et ruisseaux  
Vont au tombeau.

## Goethe

### *Meerestille*

Tiefe Stille herrscht im Wasser,  
Ohne Regung ruht das Meer,  
Und bekümmert sieht der Schiffer  
Glatte Fläche ringsumher.  
Keine Luft von keiner Seite !  
Todesstille fürchterlich !  
In der ungeheuren Weite  
Reget keine Welle sich !

### *Mer d'huile*

Immobile la mer,  
silencieuses les eaux,  
L'angoisse règne à bord  
du trop calme vaisseau.  
Pas un vent, pas un souffle,  
rien que la mort prochaine  
Rien que l'espace nu  
aux invisibles chaînes !

### *Glückliche Fahrt*

Die Nebel zerreißen,  
Der Himmel ist helle,  
Und Äolus löset  
Das ängstliche Band.  
Es säuseln die Winde,  
Es rührt sich der Schiffer.  
Geschwinde ! Geschwinde !  
Es teilt sich die Welle,  
Es naht sich die Ferne,  
Schon seh ich das Land !

### *Bon vent*

Le ciel enfin se fâche ;  
Les nuages s'arrachent ;  
Eole rompt les liens  
Qui oppressaient les cœurs.  
Ça souffle dans les mâts,  
Ça court sur tous les ponts.  
Plus vite ! Plus vite !  
La vague qui déferle  
Précipite l'esquif :  
La Terre à l'horizon !

# Hofmannsthal

## *Ballade des äusseren Lebens*

Und Kinder wachsen auf mit tiefen Augen,  
Die von nichts wissen, wachsen auf und sterben,  
Und alle Menschen gehen ihre Wege.

Und susse Früchte werden aus den herben  
Und fallen nachts wie tote Vögel nieder  
Und liegen wenig Tage und verderben.

Und immer weht der Wind, und immer wieder  
Vernehmen wir und reden viele Worte  
Und spüren Lust und Müdigkeit der Glieder.

Und Strassen laufen durch das Gras, und Orte  
Sind da und dort, voll Fackeln, Bäumen, Teichen  
Und drohende, und totenhaft verdorte...

Wozu sind diese aufgebaut ? und gleichen  
Einander nie ? und sind unzählig viele ?  
Was wechselt Lachen, Weinen und Erbleichen

Was frommt das *alles* uns und diese Spiele,  
Die wir doch gross und ewig einsam sind  
Und wandernd nimmer suchen irgend Ziele ?

Was frommts, dergleichen *viel* gesehen haben ?  
Und dennoch sagt der viel, der 'Abend' sagt,  
Ein Wort daraus Tiefsinn und Trauer rinnt

Wie schwerer Honig aus den hohlen Waben.

## *Ballade de la vie transitoire*

Et poussent les enfants, aux yeux profonds  
Ignorant tout, poussent vers la poussière,  
Et les hommes toujours leur chemin font.

Et les fruits doux viennent des fleurs amères,  
Et puis tombent, la nuit, en oiseaux morts,  
Et après quelques jours, fondent en terre.

Et le vent fait ses tours, et sans remords,  
On entend et on dit mainte parole ;  
Joie et fatigue alternent dans nos corps.

Et courent les chemins dans l'herbe folle,  
Vers des villages secs et menaçants,  
Aux lacs mortels, aux sombres fumerolles...

A quoi bon les bâtir tous différents  
Les uns des autres, et pourquoi si nombreux ?  
Où vont pâleurs, sanglots, rires et chants ?

Que nous fait tout cela, à nous - et tous ces jeux  
Qui sommes grands et toujours seuls au fond,  
Errant sans but où diriger nos yeux ?

A quoi bon les remplir, ces yeux avides ?  
Il en dit long, celui qui dit 'le soir',  
Mot qui répand le deuil, le sens profond,

Comme le miel s'enfuit du rayon vide.

# Rilke

Atmen, du unsichtbares Gedicht !  
Immerfort um das eigne  
Sein rein eingetauschter Weltraum. Gegengewicht,  
in dem ich mich rhythmisch ereigne.

Einzig Welle, deren allmähliches Meer ich bin ;  
sparsamstes du von allen möglichen Meeren,  
Raumgewinn.

Wie viele von diesen Stellen der Räume waren schon  
innen in mir. Manche Winde  
sind wie mein Sohn.

Erkennst du mich, Luft, du, voll noch einst meiniger  
Orte ?  
Du, einmal glatte Rinde,  
Rundung und Blatt meiner Worte.

Souffle, invisible poème  
où purement toujours s'échange avec moi-même  
l'espace du dehors.  
Contrepoids dans lequel rythmiquement j'advieus.

Onde unique dont je suis la devenante mer,  
toi de toutes les mers la plus parcimonieuse,  
Expansion.

Des foules de ces places d'espaces furent en mon sein.  
Plus d'un vent m'est un fils.

Air, me reconnais-tu, encore tout chargé de ces lieux  
qui jadis furent miens,  
toi naguère écorce lisse et feuille souple épousant mes  
paroles ?

**Une pincée de poèmes** anglais et allemands  
interprétés par Michel Philippon  
Editions RELIER  
L'Oiseau prophète - Collection de Poésie - 1995



## Amours impossibles

La volubilité subtile d'un joint de mur de briques amiénois  
L'exagération manifeste d'une boule de billard manucurée par Carita  
La névrose du potage poireau-pomme de terre le soir au fond des champs transgéniques  
La solitude d'un cendrier paralysé des membres inférieurs  
    La soi-disant bêtise d'un plumeau ventriloque  
    La haine viscérale d'un crayon mal taillé  
    La fourberie maladive d'une carte Michelin de 1968  
Le soliloque caustique d'une lame de parquet en bois de campêche  
    La mort annoncée d'un cheval de bois enfant  
    La résurrection d'un poil de canard  
    La pensée sauvage du grille pain incarcéré à vie  
    La honte rugueuse du rabot mélancolique  
Le baiser de l'ascenseur poussif de l'immeuble à un étage  
    La pitié douceuse d'un ticket de métro moscovite  
    La gaieté suspecte d'une pierre tombale amoureuse  
    La tristesse d'un pot de chambre retraits à Bobigny  
La beauté agaçante d'un navet coureur de jupons et de dot  
    Les petites joies d'un timbre-poste casanier  
L'astuce insoupçonnable par le KGB d'une pince à linge de haute couture  
    La timidité d'un dollar australien au pied de la Tour Eiffel  
Le soliloque admirable d'une cafetière anémique au fond d'un café du dix-huitième  
    La haine bien sentie d'un coffre-fort diabétique devant la pauvreté  
    L'énervement incompris d'un fer à repasser jaloux  
    L'ennui mortel d'une éponge délaissée par son mari  
    La timidité d'une serpillière androgyne  
La souffrance inimaginable d'un dictionnaire franco-afghan bombardé à Kaboul  
    L'étonnement d'une chevelure punk devant un écureuil jaune  
    Les souvenirs d'un tasse à thé « Wedgwood » lilliputienne  
La lente et émouvante agonie d'un encrier mystique par Cécil B. de Mille  
L'inhumation suivie d'un vélo solitaire au cimetière des éléphants de Gennevilliers  
    Le militantisme obscur et incompris d'un maillot de corps victorien  
    L'inhumation logique d'un boulier monophysiste  
    Le cheminement laborieux d'une table en chêne massif surexcitée  
L'aplatissement d'un soutien gorge orgueilleux à Hastings. Bien fait !  
    La frénésie d'un slip galopant sous la grêle des balles à Hastings

Hasbeen  
18 10 01



## Pourquoi j'écris ?

Parce que...

Blaise Cendrars  
« Au cœur du monde »  
1924

« Chacun est à soi-même le plus lointain » - c'est là ce que savent, pour leur plus grand déplaisir, tous ceux qui scrutent les âmes et la sentence : « connais-toi toi-même », dans la bouche d'un dieu adressée aux hommes, est presque une méchanceté.

F. Nietzsche

### Avènement :

Lorsque je commence à écrire, c'est d'abord guidé par une impérieuse nécessité intérieure. Celle de me «mettre au monde». Je suis né, je persiste en mon être... pour autant, je ne suis pas au monde... Pendant des années, j'ai relié principalement cette impression de «n'être pas au monde» à mon statut «d'enfant naturel». Jusqu'à ce que je tombe un jour sur cette réflexion d'Hannah Arendt : *c'est par le verbe et l'acte que nous nous insérons dans le monde humain, et cette insertion est comme une seconde naissance dans laquelle nous confirmons et assumons le fait brut de notre apparition physique originelle*. Ma «situation» personnelle à la naissance ne me confère donc pas un caractère «à part», tout au plus accentue-t-elle ce phénomène....

Ce besoin «naissant» de m'exprimer est immédiatement accompagné du désir d'être lu et... au vu du résultat, de la prise de conscience qu'il y aura un long chemin à effectuer avant que cela soit envisageable...

De fait, pendant 20 ans, je ne produis que des brouillons, des choses qui vont de la table au tiroir et du tiroir à la poubelle... parfois même finissent en boule (de même que le scripteur...) au panier sans transition... le critique intériorisé est en avance sur l'écrivain... et comme je nourris ce dernier avec d'assez bonnes lectures... Il me

précède régulièrement... de beaucoup au début... Puis, l'écart se réduit...

Vient un moment, (récent), où mes textes ne provoquent plus des réserves aussi radicales de la part de mon évaluateur interne ... J'expose alors plus volontiers mes écrits aux regards d'autrui et la motivation, jusque là essentiellement portée par un élan intime, est nourrie est stimulée par les appréciations des lecteurs.

Alors seulement, je commence à donner une «forme», une fondation à mon apparition contingente dans le monde...

### Quatre sources du plaisir d'écrire :

#### Jouer :

Le psychanalyste Winnicott, parle «d'espace potentiel» pour désigner une aire, située entre la réalité intérieure et la réalité extérieure, entre le dedans et le dehors. Selon lui, l'activité du jeu se développe dans cet espace intermédiaire et (...) *conduit naturellement à l'expérience culturelle et même en constitue la fondation*.

Je pense qu'il y a effectivement un plaisir ludique assez manifeste dans mes textes. Celui-ci transparaît particulièrement dans les productions humoristiques, mais il est rarement absent, même lorsque le thème principal diffère. Je m'amuse beaucoup à détourner les mots de leur usage courant et banalisé, à les considérer «en tant que tels», indépendamment de leur emploi strictement «utile» : à les mettre au service d'une finalité différente de celle qui leur était destinée et, ce faisant, à révéler en eux des potentialités inédites ; mais aussi bien à ébranler (à tenter du moins) la perception habituelle de la réalité extérieure, à travers un prisme sémantique inédit, renouvelé. Pour l'existence nivelée, le fleuve est utilitaire : il est inscrit dans la quotidienneté de son usage préoccupé, écrit le philosophe Philippe Verstraten. S'émanciper, libérer son dire du «On dit», créer un langage authentiquement «singulier» et non strictement utilitaire.

Il s'agit donc indissociablement d'introduire du «jeu» dans le langage et dans la réalité. Raison pour laquelle aussi, il est important de toucher (la «réalité» étant constituée de l'ensemble des êtres) le plus grand nombre, ne pas confiner le «message» à l'élite : ceux qui ont eu la chance d'accéder à ce que le sociologue P. Bourdieu nomme la «culture cultivée».

#### Etre libre :

Dans l'activité d'écriture, j'actualise un désir profond, celui de me situer «hors hiérarchie», dans un espace où on ne trouve ni sujet, ni chef. Ni commandement ni

soumission. J'évolue alors dans une sorte de «patrie» idéale, émancipée des pesanteurs sociales et du règne de la nécessité. Je rejoins de la sorte, pour un temps réduit et sur un plan purement idéal, la conception de l'homme libre prévalant dans la Grèce antique.

De même, je m'adresse à l'homme libre qui sommeille dans l'homme «falsifié». Dans l'espoir démesuré, insensé mais inébranlable, de le réveiller.

Bien sûr, il y a ensuite une concurrence (donc notamment, lutte au sein d'une «hiérarchie» de valeurs définie par des individus «dominant» le «champ littéraire», et qui conditionne l'apparition sur la «scène publique») avec les autres « écrivain ». On ne peut pas nier cette évidence. Mais cette confrontation se situe, j'y insiste, dans «l'après» de l'écriture. Dans le moment de celle-ci, ce qui compte c'est, en homme libre, sans se préoccuper aucunement de «plaire», de remporter une victoire sur soi-même. Sur le «On dit» proliférant en soi, tout particulièrement.

### **Partager :**

Le désir de s'exprimer se nourrit des émotions ressenties lors d'un «événement» ayant son origine dans la réalité extérieure ou au sein du psychisme... Il s'agit de «donner forme» à un «éprouvé», une sensation brute, de sorte qu'elle devienne un objet esthétique susceptible de susciter un sentiment comparable chez celui auquel elle sera transmise.

Le processus est le suivant : j'éprouve un affect puissant (tristesse, colère, jubilation, peur, amusement etc.), quelque chose me touche profondément, je ressens alors très fortement le désir de transmettre à d'autres cette intensité émotionnelle, de la partager, de la soustraire à son statut privé pour lui conférer un caractère public

Sans doute y-a-t-il aussi, parallèlement à cette approche volontaire, un processus inconscient qui me fait rédiger sur des thèmes dont le lien avec l'expérience immédiate (qu'elle soit d'origine «objective» ou «subjective») n'est pas aussi évident... Mais la visée finale est similaire, il s'agit toujours de conférer une portée publique à ce qui relève au départ essentiellement de l'expérience personnelle.

### **Durée :**

S'inscrire dans la durée, évidemment... Je tente de réaliser des «objets de pensée» qui échappent au cycle ordinaire de la «production-consommation», s'émancipent de la sphère de l'utile pour entrer dans celle de la permanence.

(...) *la productivité de l'œuvre réside moins dans son utilité que dans sa capacité à produire de la durabilité*, écrit encore Hannah Arendt, sur ce point.

Ce dessein complète le précédent. Après avoir touché des gens éloignés dans l'espace, il s'agit d'interpeller des individus au-delà du temps de vie qui m'est accordé

Repousser les bornes de l'éphémère pour vivre encore, sinon dans l'esprit, au moins dans la lettre, après la mort. Mettre encore mon «grain de sel» lorsque je ne serai plus que poussière... Pari très ambitieux... à l'issue forcément aléatoire... et en même temps, défi banal (challenge dirait-on aujourd'hui...) : écrit-on jamais avec la volonté de rester ignoré de ses contemporains ou de se faire oublier des générations futures ?... Evidemment non.

### **« Tracer encore... »**

Ce vendredi, en écoutant France Culture, j'apprends que René Char aurait épousé, deux mois avant de mourir, une jeune femme qui travaillait aux Editions Gallimard... et se trouvait ainsi dans une position idéale pour veiller à la postérité de ses œuvres...

On peut disparaître aussi bien, je pense, par oubli que par assimilation académique... Ce qui est souhaitable, ce n'est pas tant que l'«œuvre reste», mais qu'elle avance, encore... Et pas seulement en inspirant les lettrés ou en donnant du grain à moudre aux critiques...

C'est pourquoi l'idée de trace est finalement inappropriée. Elle met trop l'accent sur le passé... Or, il ne s'agit pas, pas du tout, de bâtir une sorte de musée de son vivant... Un lieu de commémoration... Non plus que d'acquérir une place dans un Panthéon littéraire... Perspective assez morne... L'idée de place est statique... S'installer, réflexe bourgeois par excellence... La vie, c'est le mouvement... Ce qui importe donc c'est, non pas de «faire trace» mais de «continuer à tracer»... Continuer à être «agissant»... Vivre, c'est être agissant et agir après sa mort, c'est encore vivre...

L'être humain, disait Hegel en substance, est «désir du désir d'autrui»... Voilà une formule assez extraordinaire... Mais il faut compléter aussitôt par l'idée de «don»... faire plaisir à une personne qui lit votre texte alors que «vous n'êtes plus là», susciter la joie en elle... Ce n'est rien moins qu'accroître la puissance de cette dernière... Puissance, concept cher à Spinoza... Qu'il oppose à Pouvoir, lequel a, au contraire, vocation à instiller la crainte, à propager des affects de tristesse, afin de diminuer la puissance des «sujets»...

Jean Michel Niger

*a r s p o é t i c a*

José Peres Baptista

*Cristal d'étoile*

Il faut savoir regarder autour de soi. Comprendre les évolutions, observer les transformations de ce qui nous entoure, arriver à voir ce qui se cache derrière les premières impressions, regarder derrière les « à première vue », imaginer l'histoire des choses, leur fonctionnement. Arriver à suivre, c'est aussi savoir se raccrocher à quelque chose de figé, de sûr, un repère.

Une étoile symbolise l'éternité. Elle semble ne jamais évoluer. Elle dégage un sentiment de sécurité, d'immutabilité. Pourtant elle naît, vit et meurt. Elle suscite les interrogations les plus folles, attire inmanquablement les regards. Une infinité de lumières et de couleurs s'en échappent, suivent leur route et prennent leur indépendance. L'étoile respire, ses battements enchantent, enflamment l'imagination. Ses pulsations illuminent le ciel. Pourtant, mal observée, sa lumière aveugle.

Un diamant symbolise la pureté. Mais il est extrait brut et terne. Il faut le tailler pour révéler sa beauté. Cela demande précision et patience. Et la patience est une vertu longue à apprendre car l'attente devient vite ennui et fatigue. Il faut alors se convaincre de persévérer, de ne pas baisser les bras. Il faut tailler le diamant face par face puis polir chaque face comme un miroir. Chaque éclat, chaque scintillement doit provenir de la même source. Plus la pierre est longue à tailler, plus le diamant en devient magnifié et donc précieux.

Une étoile se cache tous les matins pour se préserver jusqu'à la nuit suivante. Il faut alors la chercher pour pouvoir l'observer encore. Encore et toujours.

Un diamant se range dans un écrin. Il se range à l'abri des regards, de l'admiration et des convoitises.

J'aimerais tant être l'écrin des nuits où tu te caches. Car tu es le mariage de l'étoile et du diamant, l'union de l'astre et du joyau...

Tu es un cristal d'étoile.



## *Eric Bertomeu*

### *Jeu*

Il s'agissait de percuter un mot, de le ramasser et de le remettre en jeu. On pouvait y jouer seul, à deux, et même à plusieurs. Je ne suis pas certain qu'il y ait eu des règles consignées mais je crois que le nombre de joueurs n'était pas limité. Par exemple : vous basculiez 'remords' et très vite vous relâchiez 'encore' sur le tapis vert. Un autre le laissait ou le reprenait.

Ou vous le laissiez planté vous aussi pour vous confronter à celui rejeté de frais par ailleurs comme 'enfler' ou 'arrimage'.

Le tout était de dérober, de broyer et de restituer en forme jouable son basculement sur le tapis de jeu.

Quelques points pouvaient être attribués et selon la valeur de vos pertes la note s'élargissait ou se rétractait.

Je n'ai jamais connu de fin aux points à ces parties.

Ils semblaient n'être que des indicateurs d'aspects qui pouvaient éventuellement renseigner vos partenaires sur vos capacités à tenir. Celui qui gagnait était le seul à le savoir car lui seul pouvait abandonner la partie même s'il n'était plus que le dernier à jouer. Et même à ce stade rien n'était certain tant qu'un mot décamponné d'un des gosiers était encore en jeu. En fait je n'ai jamais été vraiment convaincu d'une probable fixité du profil de celui qui pouvait emporter une partie, gagner le jeu.

A l'heure qu'il est, je reste persuadé que le perdant est celui qui percute le mot le premier. Mais là aussi il y a plusieurs écoles. Celle de ceux du début, celle de ceux de la fin, celle des points ou celle de la place. Moi, ma conviction est faite.

Au premier mot déplacé la partie est perdue.

### *Ligne*

Pour qu'elle soit droite ou courbe il faut la règle pour la tracer.

En ce sens elle est essentiellement morale.

Elle nous est donnée à composer selon le nombre de l'art et pour cela le faiseur doit suivre les degrés de l'apprentissage.

Elle figure le monde en le symbolisant, elle le compose et le décline.

C'est un présupposé de l'ensemble.


 Hervé Chesnais

*Asile*

Vieilles doudounes, pulls acryliques, pardessus de couleur incertaine, si elle vivait encore, Denise, elle vous dirait couverts comme des oignons, elle vous offrirait du bouillon, Denise, elle se moquerait gentiment à vous voir maladroits de toutes vos frusques superposées. Elle ne comprendrait pas ces herses sur la route, ces enfants coursés dans les bois, les chiens sur les femmes aux jupes à carreaux, les policiers un peu excités par la traque. Vous n'auriez rien pu lui expliquer, elle ne parlait pas votre langue, sa langue à elle a disparu. Mais elle aurait reconnu la misère, elle l'aurait reconnue dans toutes les langues, elle aurait touché les visages des enfants de ses mains ravinées. Et vous auriez reconnu, à ses ongles fendus, ses traces d'engelures, une sœur en Denise. Et vous auriez bu le bouillon gras qu'elle vous aurait tendu.


*Chère Odile*

On avait discuté, la veille, savoir si on paierait le taxi à Odile, on lui payait déjà le train, la gare ce n'était pas si loin, le chemin joli, le joli chemin, l'air de la mer, ça lui ferait plaisir de marcher, ça lui ferait du bien l'air marin. Comme bagage, elle ne prend quasi rien, pas besoin de grand chose Odile, contente de peu, heureuse d'un rien, son sac il ne pèserait pas lourd, marcher ça ne la fatiguerait pas, tu vois, le mieux c'est l'ennemi du bien, on la gênerait en payant ça. De la gare à la villa, elle regardera les jardins, elle aime ces jardins-là qui n'ont l'air de rien, allées de sable, vilains nains, elle avait un chat de faïence, Odile, sur le toit de sa maison. Châlon, ça fait loin... C'était la vie d'avant, Odile dans son jardin, et Jean Paul encore souriant. Maintenant qu'elle n'a plus rien, ni Jean Paul, ni maison, ni chat, qu'elle n'est plus alourdie par rien, c'est sûr qu'elle marchera, Odile, de la gare jusqu'à la villa.


*Scarifié*

Jusqu'à l'os, la plaie. Ce qu'elle signifie, cette géographie des lèvres, de la chair déchirée comme soie par un clou, rien sans doute, et l'écorchure n'arrête pas de se refermer comme la mer après Moïse. Cicatrice alors. Non, cicatrisation : c'est dans cet étirement des tissus que l'effort se perçoit, on se hâte, on se gratte, on rouvre la plaie. Pas jusqu'à l'os, non, ça n'aurait aucun sens. Quiconque a vu l'os de son propre crâne accumule cheveux, postiche, chapeaux. Si tout tombe, et notre corps un décor misérable, et nos stigmates le mauvais procès d'un méchant théâtre, pourquoi regarder jusqu'à l'os, scruter les mystères ? Ils sont là. Les lèvres de la plaie les prononcent, bouche de mystère, sanglante Eleusis. Ce qui nous fonde nous fait mal, et qu'importe ce que nous en comprenons : que ne lisons nous pas dans le dessin des cicatrices.

Jean Michel Niger

« *Au jardin d'eau* »

l'insouciance  
du nénuphar  
à fleur d'eau

l'ivresse  
du toucher  
à fleur de peau

la véhémence  
du cœur  
à la fleur de l'âge

quelques roseaux enchevêtrés  
nos doigts entremêlés

le gravier bavard  
sous nos pas

nous franchissons des portes dociles

il faut se poser  
maintenant  
pour dire ce qui exige le silence

LJH

(...)

Je ne sais pas si j'ai l'âge de parler de tout ça, comme ça a commencé, comme ça a continué, je devrais peut-être attendre d'avoir un âge précambrien puis que je meure et puis me fossilise, enfin qu'on fasse sur ma figure de pierre des études nombreuses et abondantes avec index des thèmes, relevés stratigraphiques et appareil de notes ; ou bien, je devrais un beau matin me lever et paf, me diriger scientifiquement vers un couteau de cuisine et là me trancher ma main droite pour essayer d'y voir pousser une planète et voir comment ça se passe vraiment, faire de l'azote avec mon pouce et voir si la sauce prend, voir si la vie se colle à ce moignon et voir si au final ça nous mène à un truc qui fabrique des machines, peut-être qu'il me faudrait attendre une mort sorcière et chamanique pour pouvoir bien parler des longues oreilles de granit des lourds lapins originels nageant avec aisance dans l'onde des mers de feu sans oxygène. Mais c'est plus fort que moi, c'est bien plus fort que moi, ça me bat à plates coutures sur tous types de terrains, je veux savoir tout de suite, je veux retrouver le fil et repasser au fuseau le long manteau calcaire de la vie, je veux épeler le nom de la laine du mouton quaternaire, et en trempant le tout dans cette encre de seiche qui flotte encore, retendre un peu cette chaude étoffe dont sont faits les petits hommes.

Extrait de «Histoire du jeune homme bouleversé en marche vers la totalité du réel»  
Hache ( <http://www.dtext.com/hache> )

## *Buko*

le néon des gratte-ciels  
est en procès avec  
la lune  
dans le port de new-york ou d'ailleurs  
agglutinés-rieurs  
pour un rêve publicitaire rampant à  
tâtons des larves d'hommes citoyens  
de leurs lambeaux ciselés naîtra la liberté  
syphilitique

je plains leur métamorphose en carottes

*Sonneur*

*Trouble*

Une petite maison de pierre est posée là, au milieu de l'eau : inquiétante étrangeté dans le paysage mental du promeneur, venu errer sur les bords de la rivière d'Étel. Ailleurs, c'est le souffle continu du didgeridoo qui vient troubler le silence essentiel de la plaine de Nullarbor. Une autre fois, c'est peut-être un avion à réaction qui réveillera le ciel des vallées forestières périgourdines. En d'autres temps et d'autres lieux, c'est la lumière bleutée et crue de l'atome en fission qui aura perturbé quelque peu le désert ou les atolls.  
Il y a toujours une virgule en trop pour venir déranger mon poème.

## Santiago Molina

### *Campo de maíz cerca de una gran ciudad*

El catafalco móvil de una máquina regadora  
simulaba el aguacero de mayo  
cuadrado perfecto de un verde estudiado  
todas las espigas milimetradas a la misma altura  
y hasta los cuervos del cielo estaban contados  
campo de maíz cerca de una gran ciudad  
que divisé desde una autopista  
con una nostalgia tornazolada de zanata  
entre una zona industrial y un supermercado  
prisionero du Jardin des Plantes  
que es ahora el mundo  
sin une choza de un ocre clara humeando a su lado  
sin José ni María recogiendo las tibias tuzas del pesebre  
sin un chavalo que gritara espantandole los pijules  
lanzando pedernales a las nubes con su honda picada.

### *Champ de maïs près d'une grande ville*

L'échaffaudage mobile d'un arrosage mécanique  
simulait les averses de mai  
parfait carré d'un vert adéquat  
tous les épis à la même hauteur au millimètre près  
et dans le ciel de si rares corbeaux  
champ de maïs près d'une grande ville  
deviné depuis une autoroute  
avec la nostalgie chatoyante du zanate  
entre zone industrielle et supermarché  
prisonnier du Jardin des Plantes  
qu'est maintenant le monde  
sans chaumière d'argile claire fumant à son côté  
sans José ni Marie ramassant les fanes tièdes de l'étable  
sans un gamin qui pousserait des cris pour effrayer les pijules  
en lançant des silex vers les nuages avec sa fronde effilochée.

Zanate, pijule = oiseaux d'amérique centrale

(traduction -- P. F./ P. L./ S.M.)

Yv

*Matin blême dans le marais*

La brume montait lentement à peine réveillée par les rayons pâles d'un soleil de septembre, la nuit s'échappait derrière des voiles cotonneux où apparaissaient, étrangement délivrés de leurs branches basses, des arbres fantomatiques, accrochés çà et là, ils ne jaillissaient pas comme un élan de la terre mais ils se trouvaient autour de moi comme pour meubler la campagne froide et un peu mystérieuse.

Le marais régnait, étendue glacée, d'eau vivante, eau verte comme l'herbe quand elle se répandait à peine sur les près, où les orties s'épanouissaient, penchées, au-dessus d'un miroir, eau noire au-dessus des trous d'eau, demeures des harles et des milouins dont les agissements frénétiques s'élargissaient, ondes silencieuses, portant au loin leur messages concentriques.

Je m'étais arrêté, assis sur une souche au bord de l'étier, encoconné dans ma chaleur, dans mes vêtements de pluie, dans mon silence de chasseur et ensorcelé par le mystère de ce paysage étrange.

Tout doucement je me suis refroidi, je ne bougeais pas, je ne rêvais pas, je me laissais aller à la dérive, pressentant que cet instant insolite allait m'apprendre un secret.

Et très lentement, je me suis évaporé, je n'étais plus un homme vivant mais un regard émerveillé, le soleil s'est concentré en quelques rayons d'or irradiants de minuscules toiles d'araignées, ourlées de petites perles de rosée qui scintillaient comme autant de diamants accrochés en savantes arabesques, microscopiques perfections, ouvrages de dentelle merveilleusement régulière. Puis ce sont des pommes de roseaux qui se sont dégagées de la brume rattrapées par la lumière, elles semblaient des friandises de glace et de crème douce, onctueuse, figée par le gel.

Derrière moi quelques branches basses se sont agitées, auprès d'un vieil orme mort où se cachaient quelques reinettes.

Avec un épouvantable froissement de foudre, déchirement qui m'affola, un héron cendré s'envola, lançant ses ailes qui me semblèrent immenses, et tendant le cou pour rattraper une malheureuse petite grenouille qui se débattait encore.

Réalité vivante, cruauté naturelle, que penser, le charme était rompu...



## France Weber

Ce n'est, pour le moment, qu'une nuque ployée, qui lentement se déplie et se dresse.  
La femme nue, enroulée au pied de l'arbre, se déroule de bout en bout, se soulève,  
enlace l'arbre par la taille.

Le mouvement  
fluide

majestueux

évoque le réveil d'un cygne ou le départ d'un serpent lascif.

Dans ces mains qui interrogent l'arbre coule un sang si chaud qu'il attire la sève.  
La femme, finalement, se hisse sur la pointe des pieds tenant l'arbre fermement.  
Un arrachement se fait.

Corps à corps, l'arbre et la femme s'élèvent vers le ciel.

Elle pleure sur sa nudité qui vole,  
il pleut des feuilles de châtaignier.

# lapageblanche

novembre(2001)-numéro(16)

**www.lapageblanche.com**

**Directeur de la publication :**

Pierre Lamarque

**Directeur de la rédaction :**

Constantin Pricop

**Réalisation :**

Mickaël Lapouge

**Ont collaboré à ce numéro :**

Marina Damestoy, Michel Philippon, Hasbeen, José Peres Baptista, Eric Bertomeu, Hervé Chesnais, Jean Michel Niger, LJH, Buko, sonneur, Santiago Molina, Yv, France Weber

**Abonnement :**

Pour recevoir six numéros électroniques, et soutenir l'association La Page Blanche, adresser un chèque ou un mandat de 50FF / 7,62€ (à l'ordre de l'association La Page Blanche) à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2000-2001 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.